

HORIZONS

Des coopérant·e·s pour un monde plus juste

S'engager,
maintenant!



4 – 15 | DOSSIER

Agir durablement

4 | ZAMBIE

De nouvelles méthodes pour mieux apprendre

9 | KENYA

Un centre artisanal ouvre des perspectives aux femmes

14 | INTERVIEW

La durabilité analysée par Josef Estermann



Recevoir et transmettre des connaissances : voilà ce sur quoi Comundo s'appuie. Le jeu de balle en équipe s'accorde parfaitement à ce message. Notre illustrateur Jonas Brühwiler a saisi la balle au bond et dessiné divers aspects de la durabilité.

CHÈRES LECTRICES, CHERS LECTEURS,

L'ÉCHANGE DE CONNAISSANCES COMME ÉNERGIE RENOUVELABLE

Quel point le travail de Comundo est-il durable ? Je sais d'expérience combien la coopération au développement par l'échange de personnes est précieuse : lors d'un échange interculturel, nos coopérant-e-s et nos organisations partenaires transmettent et récoltent de nouvelles connaissances qu'ils appliquent ensemble. La population locale acquiert alors un savoir qui survit à l'engagement. Dans ce nouveau numéro, Lea Eichenberger (Zambie), en pages 4-7, et Cindy Walker (Kenya), page 9, nous relatent leurs expériences. Elles sont l'exemple même de ce que signifie « s'engager » auprès de Comundo.

La notion de durabilité se cache aussi derrière les réseaux créés et portés par Comundo : au Nicaragua par exemple, où nous nous engageons au sein d'une alliance de 30 organisations pour que les petit-e-s agriculteur-s touché-e-s par le changement climatique parviennent à adapter leur production agricole. Ou encore en Bolivie, où de nombreuses organisations échangent sur leurs méthodes éprouvées d'accompagnement des victimes de violence. L'effet de nos engagements se voit ainsi élargi.

Les mauvaises récoltes que connaît le Nicaragua sont malheureusement en partie imputables à notre utilisation excessive d'énergies et de ressources au Nord (pp. 11-12). C'est au monde politique qu'il revient d'agir, mais les mesures actuelles ne suffisent pas. Comundo s'engage donc en Suisse aux côtés de 50 organisations issues de la société civile dans le cadre de l'Agenda 2030 pour que les effets du changement climatique cessent de peser sur les populations précaires des pays du Sud.

Mais revenons-en à Comundo : quand je leur pose la question, les ancien-ne-s coopérant-e-s m'expliquent combien leur engagement a façonné leur vie. Vanessa Ghielmetti nous livre en page 13 un témoignage saisissant sur sa vie après son retour. Là aussi se cache une forme de durabilité, car outre les personnes formées et les organisations renforcées au Sud, certains enseignements précieux demeurent également chez nous. Grâce au partage, nos ressources principales sont la transmission et l'apprentissage mutuel semblent inépuisables. Il s'agit indéniablement d'énergies renouvelables !



Erik Keller, Directeur de Comundo



Illustration : lorsque la coopération interculturelle porte ses fruits, les connaissances acquises ensemble peuvent se propager.

Illustration : Jonas Brühwiler



Apprendre de manière ludique plutôt qu'en recopiant le tableau noir : Lea Eichenberger, institutrice, propose aux enseignant-e-s zambien-ne-s de nouvelles méthodes pédagogiques.

Durabilité : nous occupons le terrain !





Comundo envoie des coopérant·e·s en mission en Afrique et en Amérique latine. Comme dans un jeu de balle, ils transmettent leurs connaissances et en reçoivent en retour, trébuchent parfois, puis se relèvent pour mieux aller de l'avant. En jouant en équipe, ils et elles obtiennent des succès qui ont un effet durable. Dans ce numéro, nous examinons l'impact sous cinq angles : ceux des coopérant·e·s, actuel·le·s ou ancien·ne·s, engagé·e·s sur le terrain, des organisations partenaires, des bénéficiaires et de la recherche.





Apprendre de manière ludique

Zambie

Ne pas savoir lire ni écrire correctement, même après plusieurs années de scolarité, est un réel problème pour les enfants en Zambie. Notre coopérante Lea Eichenberger, institutrice, s'attaque à ce problème avec une solution innovante pour les enseignant·e·s.

Texte : Dani Scherrer

« Miss Banda, passez-moi la balle s'il vous plaît ! ». Natasha Khumalo, 8 ans, a du mal à attendre son tour. « That... This... Sun... Which... ». Dès qu'elle reçoit la balle sur laquelle sont collés de nombreux petits papiers, elle scande un nouveau mot.

« Jouer » de la sorte en cours d'anglais ou de maths est tout nouveau pour les 28 élèves de deuxième de la Destiny Community School. « Avant, on recopiait simplement ce qui était écrit au tableau et on répétait ce que nous disait l'institutrice. Ça durait toute l'heure... ce n'était pas très amusant », nous confie la pétillante Natasha. La Destiny Community School de Lusaka, en Zambie, en a fait le constat : jouer est synonyme d'un apprentissage plus efficace. Depuis l'introduction de cours axés sur les besoins des apprenant·e·s, les élèves ont réussi à améliorer significativement leurs compétences en lecture et en écriture.

Des enseignant·e·s sans formation

L'institutrice de Natasha, Alibesi Banda, n'a pas suivi de formation pédagogique. Elle a atterri ici parce qu'elle

cherchait du travail, comme bien d'autres habitant·e·s du bidonville et comme beaucoup de ses collègues aux quatre coins du pays. C'est surtout dans les écoles communautaires privées que les enseignant·e·s travaillent pendant des années sans disposer de formation adéquate et dans de mauvaises conditions. Leur motivation est donc limitée, et les élèves ne bénéficient pas d'un enseignement efficace. « On a remarqué que, même après des années d'écoles, les élèves ne parvenaient pas à lire et écrire correctement. Mais on ne savait pas comment changer les choses. Lea nous a montré la voie ».

Heureusement, Alibesi Banda est motivée et soucieuse d'améliorer ses cours. Elle aimerait que son école soit un véritable lieu d'apprentissage qui prépare correctement ses élèves à leur avenir professionnel pour leur éviter de finir analphabètes et de vivre dans la précarité.

Apprendre à penser par soi-même

Notre institutrice expérimentée, originaire du canton de Glaris, et l'équipe éducative de la Destiny Community School ont analysé la situation ensemble et sont parvenu·e·s à la conclusion suivante : « Les élèves n'apprennent pas à penser de manière autonome. Ils et elles apprennent beaucoup par cœur et recopient le tableau. La matière ne fait l'objet d'aucun débat. Dès qu'une question d'examen dépasse le cadre du par cœur, les élèves sont perdu·e·s ». Mais l'intégration de nouvelles méthodes d'apprentissage demande un sacré travail de persuasion.



Apprendre ensemble grâce au jeu : notre coopérante Lea Eichenberger, l'enseignante Alibesi Banda et l'élève Natasha Khumalo.

Jongler pour mieux enseigner

Lors d'un atelier avec 16 enseignant-e-s de l'école, Lea Eichenberger a mené une expérience : « J'ai voulu leur apprendre à jongler avec trois balles. Mais nous n'avons pas fait d'exercices. Je n'ai donné aucun conseil personnalisé. Je me suis contentée d'explications théoriques au tableau. Je leur ai demandé de recopier ce que j'avais écrit et de répéter le tout à haute voix ». Le résultat fut sans surprise : presque personne n'avait compris comment maintenir trois balles en l'air. « J'ai poursuivi l'expérience lors d'un deuxième atelier : je leur ai fait faire des exercices de jonglerie et leur ai donné des conseils sur mesure. Jongler ne semblait plus si sorcier, finalement ! Cet exercice a ouvert les yeux de mes collègues. Les enseignant-e-s que nous sommes doivent remettre les élèves au centre de leurs cours, leur offrir la possibilité de participer, de poser des questions et d'expérimenter des choses. Cette approche ludique nous permet de nous concentrer sur la promotion de l'esprit critique. »

Préparer l'avenir en s'amusant

Alibesi Banda est ravie. Elle applique les méthodes apprises à chacun de ses cours. Les jeux d'apprentissage comme le « memory » ou les jeux de nombres et de mots constituent aujourd'hui un enrichissement précieux pour les 300 élèves de la 1^{ère} à la 9^e classe de la Destiny Community School. « Les enfants adorent cette nouvelle approche. Ils et elles sont bien plus motivé-e-s, participent davantage, travaillent de manière plus auto-

nome, cherchent des solutions de leur propre chef et comprennent bien mieux la matière. Leurs compétences en lecture s'améliorent déjà. Je suis très reconnaissante envers Lea ».

« J'ai toujours hâte d'avoir cours avec Miss Banda. J'aime beaucoup ce jeu de balle avec mes ami-e-s. Et si je ne prononce pas le mot correctement ou si je fais une erreur, Miss Banda est là pour m'aider ». Ces nouveaux cours ne ravissent pas seulement Natasha, ils motivent aussi tous les jours d'innombrables élèves et enseignant-e-s de la Destiny Community School. Voilà une base durable pour une éducation de meilleure qualité, pour davantage d'autonomie et moins de précarité. ➔



INFO / VIDEO

www.comundo.org/fr/eichenberger

Faites connaissance avec Natasha et son école maintenant !



Merci pour votre don !

Le travail de nos coopérant-e-s n'est possible que grâce à votre soutien.

CCP 17-1480-9

IBAN CH89 0900 0000 1700 1480 9

Ou faites simplement un don en ligne !

→ www.comundo.org/dons

Une transition sans encombre

Pérou

Loïc Studer a soutenu durant 3 ans des enfants travailleurs de Lima pour qu'ils luttent eux-mêmes pour leurs droits. Comment le mouvement autogéré du MANTHOC traverse-t-il la pandémie de Covid-19 ? Cecilia Ramírez, membre du Comité directeur, raconte.

Texte : Philippe Neyroud

Loïc Studer, travailleur social et spécialiste des droits de l'enfant, de retour début 2020 juste avant la pandémie Covid-19 après 3 ans d'engagement au Pérou auprès du mouvement MANTHOC à Lima, en est convaincu : le modèle de coopération par l'échange de personnes permet des résultats durables. Car les solutions sont mises en place avec les partenaires de la société civile et les communautés locales. Pour constater la durabilité de son apport, il a contacté Cecilia Ramírez, membre du Comité directeur du MANTHOC, un mouvement national autogéré par des enfants et jeunes travailleurs pour leur permettre de s'organiser, proposer des solutions concrètes pour améliorer leur situation, connaître et défendre leurs droits et acquérir les compétences pour faire entendre leur voix.

Le MANTHOC face à la pandémie

Cecilia Ramírez souligne à quel point la pandémie Covid-19 a changé la situation : « Les écoles fermées, les enfants ont dû rester à la maison. Le coût de la vie a augmenté et, dans un pays où un enfant sur quatre travaille, eux et leurs familles ont été particulièrement touchés : beaucoup sont devenus vendeurs ambulants ou sont partis en province pour trouver du soutien auprès d'amis ou de leur famille. »

Dans ce contexte, comment le MANTHOC a-t-il pu s'adapter ? « Le mouvement s'est réorganisé en profondeur, explique Cecilia. Les ateliers de formation et les activités se font désormais par Internet. Et le MANTHOC a pu obtenir des ressources auprès d'une fondation pour permettre aux membres d'organiser des ateliers de formation virtuels et de continuer leurs activités. »



Par exemple, leurs actions de plaidoyer au sein de différents collectifs de la société civile, comme la collecte de signatures pour la campagne internationale « Ma Planète, Mes droits ». Déjà signée par plus de 90'000 personnes, elle demande au Secrétariat Général de l'ONU que le droit des enfants à vivre dans un environnement sain soit pleinement reconnu : un combat prioritaire au Pérou, particulièrement affecté par la destruction environnementale et le changement climatique. Ou encore l'organisation d'ateliers de formation qui sensibilisent les enfants à leurs droits écologiques, à une relation harmonieuse entre être humain et nature.

L'outil gagnant : la plateforme virtuelle de Comundo

De l'avis de Cecilia Ramírez, « les nouveaux outils et documents sur lesquels Loïc a travaillé avec les jeunes et les collaborateurs du MANTHOC pour s'organiser en tant que mouvement se révèlent de la plus haute importance dans le contexte actuel. Notamment la plateforme virtuelle qui leur permet de valoriser tout ce qui a été travaillé à l'interne : politique de protection des enfants, intégration des nouveaux bénévoles, partage d'outils et de guides de formation, campagnes de recherche de fonds sur les plans national et international. Ou encore la collaboration avec la Banque alimentaire du Pérou à laquelle Loïc a contribué, qui a permis de soulager certaines familles des enfants du mouvement. Tout cela a certainement facilité l'adaptation et la survie même du mouvement à la pandémie Covid-19. » ✚



Kenya

Dans le centre d'artisanat de la région de l'Angola, au Kenya, des jeunes femmes suivent une formation de couturière pour générer leur propre revenu. Récit de la collaboration fructueuse entre Comundo et l'ONG Make-Me-Smile.

Texte : Christa Arnet-Engetschwiler

Nous recherchions 20 jeunes femmes... 26 se sont présentées. Les formations du centre d'artisanat textile sont très convoitées. Au début de l'année, un nouveau semestre a commencé. « Nous n'avons refusé personne », déclare Cindy Walker souriant. « La formation comprend des cours de couture, mais aussi des cours sur la citoyenneté et la santé sexuelle. Ce sont des sujets importants, car le Kenya connaît de nombreuses grossesses juvéniles », poursuit-elle.

Lors de son engagement aux côtés de Comundo, la couturière de Suisse centrale a collaboré avec Make-Me-Smile Kenya (MMS) pour mettre en place un centre de formation et un atelier de couture. Le directeur de MMS, Simon Peters, est fier du résultat : « C'est un atelier unique en son genre dans la région de Kisumu. Les jeunes femmes créent des produits de grande qualité destinés au marché national et international. Leur formation renforce leur estime personnelle et leur offre de meilleures chances de trouver un emploi. Certaines se lancent même dans la création de leur petite entreprise et deviennent donc totalement indépendantes.

De nouvelles perspectives

Lorsque la première pierre a été posée en 2018, ou plutôt lorsque les trois conteneurs maritimes qui forment

le centre ont été assemblés, les jeunes de l'Angola, une communauté très vaste dans l'ouest du Kenya, n'avaient accès à aucune offre de formation professionnelle ou de loisirs. MMS a donc d'abord imaginé la création d'un centre de jeunes. Mais l'arrivée de Cindy Walker leur a permis d'ajouter un centre de formation destiné aux jeunes femmes.

Le projet a progressé rapidement. Très vite, une première formation de deux mois pour dix jeunes femmes en situation de précarité a pu démarrer. Quatre d'entre elles ont ensuite été engagées au centre d'artisanat pour que Cindy développe plus avant leur formation, afin qu'elles prennent le relais après son départ. Des dizaines de jeunes femmes ont suivi des cours de couture depuis lors. Parmi elles se trouve Millicent Ambila, une jeune mère célibataire arrivée au centre sans aucune connaissance et qui a rejoint l'équipe de production une fois sa formation terminée. Ou encore Emilly Akinyi qui, après l'accident fatal de son mari, a pu trouver dans le centre de nouvelles perspectives et qui accompagne et motive aujourd'hui les jeunes apprenantes.

Une succession organisée

Les trois années d'engagement auprès de MMS ont filé à toute allure et l'organisation de la succession de Cindy Walker a fini par devenir urgente.

Comundo suit à cet égard un principe clair : pour être durable, le projet doit continuer après la fin de l'engagement. C'est Mercy Odero qui a été choisie pour prendre le relais. Cette mère de 34 ans élève seule ses deux enfants et dispose d'une grande expérience dans l'industrie textile et dans la formation des jeunes. Pour assurer une transition sans encombre, Comundo l'a engagée pour un an en tant que coopérante nationale, le temps que MMS reprenne seule les rênes du centre. L'engagement de Cindy a pris fin cet été.

Quel fut son plus grand défi en matière d'échange interculturel ? « Il a fallu du temps pour que les jeunes filles, qui n'avaient jamais eu affaire à quelqu'un d'une autre culture auparavant, me fassent confiance et comprennent que le centre était là pour elles et non pour moi ». Mercy Odero nous confie quant à elle : « Cindy était toujours soucieuse de la qualité. Collaborer avec elle m'a aidée à aller de l'avant. »

« Le succès du projet dépend largement de la manière dont les différences culturelles sont prises en compte, comprises et gérées », résume Simon Peter. « Certains conflits culturels ont porté sur la gestion du temps, la précision du travail, l'organisation des projets et la discipline. Cindy les a désamorçés de façon agréable et tout s'est fait dans le respect mutuel », ajoute le directeur de MMS. « L'échange culturel a fait du centre d'artisanat un lieu permettant de mieux se comprendre et de mieux collaborer pour atteindre un changement efficace », conclut-il. ✚

Travailler en réseau pour de meilleurs résultats

Bolivie

Depuis quelques années, le travail opérationnel de Comundo dans ses pays d'intervention est enrichi par l'approche « cluster », qui lui permet d'intensifier ses efforts et ses collaborations pour un impact plus significatif et plus durable. Exemples en Bolivie et au Nicaragua.

Texte : Priscilla De Lima

La violence de genre et la violence domestique sont très répandues en Bolivie. Le taux de féminicides est presque comparable aux scénarios de guerre, et ceci malgré l'existence d'instruments législatifs pour combattre le phénomène. Comme dans d'autres régions du monde, le problème réside dans sa mise en œuvre. C'est pourquoi Comundo s'engage dans tous ses projets à adopter une approche genre qui vise à atteindre l'égalité des chances entre les femmes et les hommes, et l'élimination de toutes les formes de violence contre les femmes et les filles. Depuis quelques années, le travail opérationnel de nos coopérant-e-s sur le thème de la violence basée sur le genre est également organisé sous la forme d'une collaboration que nous appelons « cluster ».

Des fonctionnaires sans méthodologie

Le travail s'est intensifié depuis 2016 avec la contribution de la coopérante nationale Fanny Luz Guzmán, assistante de direction du programme pays Bolivie et coordinatrice du cluster dans le domaine de la prévention de la violence. Dans la région de Cochabamba en particulier, le travail avec le Secrétariat au développement humain intégral du gouvernement régional a été renforcé au cours de ces années, comme l'explique Fanny Luz Guzmán : « Au cours des réunions, il est apparu qu'une proportion importante des fonctionnaires traitant des cas de violence ne disposait pas d'outils méthodologiques suffisants pour faire leur travail, ce qui avait naturellement des répercussions sur les bénéficiaires. Il était donc nécessaire de former ces personnes. »

Le premier cours a eu lieu en 2017, avec la contribution de plusieurs coopérant-e-s : Denise Notter, Héloïse Calame, Marco Ballesteros, Hanna Lina Schutz, toutes et tous engagé-e-s dans la région de Cochabamba mais aussi dans d'autres départements. « De nombreuses or-



ganisations partenaires de Comundo ont apporté leur contribution, ce qui est extrêmement enrichissant : ce sont des organisations qui ont 20 ou 30 ans d'expérience sur le terrain à partager ! »

Un plan de prévention quinquennal

Jusqu'à présent, il y a eu trois éditions de ce cours de perfectionnement (supprimé en 2020 à cause de la pandémie Covid-19), avec à chaque fois 70 à 80 participants.

Mais la grande nouvelle, c'est qu'à partir de cette année la formation débouchera sur un diplôme postuniversitaire d'expert-e en prévention de la violence dans une perspective de genre : « Nous collaborons actuellement avec l'université publique et d'autres associations qui contribuent à animer cette formation et à améliorer la prise en charge de la population dans le besoin. En outre l'université, le gouvernement régional, l'association des municipalités de Cochabamba et Comundo travaillent désormais ensemble pour collecter des données afin de présenter un plan quinquennal de prévention de la violence pour Cochabamba », conclut Fanny Luz Guzmán. ✚



Nicaragua

Au Nicaragua, le changement climatique menace la survie de familles paysannes. Grâce à une mise en réseau, elles renforcent leur position sur le marché et développent de nouvelles solutions.

Texte : Simone Bischof Lusti

Le Nicaragua subit tout particulièrement les effets du changement climatique : périodes de sécheresse plus prononcées, tempêtes violentes, inondations... Les régions agricoles du nord du pays en sont les premières victimes. Les familles paysannes qui y vivent ont de plus en plus de mal à assurer leur subsistance. Beaucoup de jeunes partent dans les villes ou à l'étranger en quête de meilleures perspectives d'avenir.

Comundo a donc pour objectif d'assurer la subsistance alimentaire et d'augmenter les revenus des agriculteurs/trices du pays. Environ 30 % de nos organisations partenaires ont rejoint un réseau de clusters en vue de lutter ensemble pour de meilleures conditions de vie.

Des groupes d'épargne: plus forts ensemble

L'agronome et coopérant de Comundo Norman Alfaro s'engage sur place. Il soutient l'association de petits agriculteurs UNAG dans la promotion de méthodes de culture biologiques et est responsable du réseautage : « Les représentant-e-s des différentes organisations se

réunissent environ tous les trois mois pour partager leurs expériences et échanger sur des solutions », explique Norman. « En développant des visions communes et en identifiant ensemble de nouvelles opportunités, nous réduisons durablement la précarité, en ville comme en zone rurale. Les associations et les coopératives unissent par exemple leurs forces pour mieux se positionner sur le marché et négocier des prix plus élevés. Elles échangent aussi leurs expériences sur les méthodes de cultures biologiques afin d'être plus résilientes aux effets du changement climatique ».

Le manque de capital de départ fait aussi partie des problèmes plus faciles à résoudre à plusieurs. Des groupes d'épargne autonomes ont ainsi vu le jour dans certaines régions. Ils permettent à leurs participant-e-s d'investir dans de nouveaux produits agricoles ou dans des technologies d'avenir. Un autre succès majeur de la coopération en réseau réside dans la création d'une centaine de banques de semences. Elles profitent aujourd'hui à plus de 2600 familles, qui améliorent ainsi durablement leur subsistance, notamment en temps de crise, et s'affranchissent des groupes agroalimentaires.

Un échange intergénérationnel

« Notre travail en clusters s'est concentré sur la participation à nos projets des enfants, des jeunes, des femmes et des personnes âgées », souligne Norman Alfaro. « En en bénéficiant, ils et elles en font également bénéficier l'ensemble de la société ». Les personnes âgées transmettent leurs connaissances aux jeunes s'agissant de méthodes de cultures traditionnelles pour se passer de produits chimiques et d'augmenter la fertilité des sols. Les jeunes familles parviennent alors à créer de petites entreprises, et donc d'autres sources de revenus. Elles s'assurent ainsi un avenir dans leur terre natale et préservent le tissu de la communauté. ➤

Plus d'infos sur le projet de Norman Alfaro :
→ www.comundo.org/fr/alfaro

Le travail de « cluster » consiste à intensifier les efforts de collaboration en mettant en réseau les organisations autour d'un point d'intérêt commun, pour générer ensemble un impact plus important et plus durable. Concrètement, le cluster se compose de plusieurs organisations actives à différents niveaux dans le même domaine et travaillant avec le même groupe de bénéficiaires. Grâce à des échanges réguliers, expériences et connaissances sont partagées entre les organisations partenaires et des solutions et des actions sont élaborées et mises en œuvre conjointement. Cela permet aux organisations impliquées d'améliorer leurs capacités et leurs services et d'atteindre un plus grand nombre de bénéficiaires, tout en cherchant à obtenir des changements systémiques : par exemple par la définition d'un programme, la sensibilisation et le plaidoyer. Comundo encourage ces synergies par le biais de ses bureaux locaux en affectant du personnel à cette fin ou en finançant des projets ciblés.



Nous avons perdu une récolte entière

Nicaragua

La sécheresse extrême de cette année a compromis les efforts de bon nombre de petites exploitations du nord du Nicaragua. Les pertes ont pu être atténuées grâce à la diversification des cultures et à l'agriculture bio-intensive introduites ces dernières années avec l'appui de l'INPRHU, organisation partenaire de Comundo.

Texte : Priscilla De Lima

« Les régimes de pluie ont complètement changé ! ». Don Felipe Artenio Moreno Valladares est inquiet. L'agriculteur qui vit depuis plus de 30 ans avec sa femme et ses enfants dans la communauté de Nueva Esperanza, au nord du Nicaragua, craint que d'autres événements extrêmes, tels que l'ouragan Mitch en 1998, ne se reproduisent. Avec sa famille, il est bénéficiaire de l'INPRHU (Instituto de Promoción Humana) depuis 2017. « Ils nous ont aidés de plusieurs façons : au début, pour élever des poissons tilapias. Puis en nous donnant des graines de café et une pompe à eau. Aujourd'hui, nous recevons également des semences pour un jardin bio-intensif où nous cultivons des oignons, des carottes, des tomates, des betteraves, du maïs et des haricots ».

Ne pas tout miser sur le même produit

La diversification des cultures est importante, souligne Don Moreno Valladares : « Imaginez que nous n'ayons que des haricots dans une année comme celle-ci, où nous avons perdu toute notre récolte à cause de la sécheresse : comment survivrions-nous ? ». Sa femme, Deysi del Socorro Mendez Baca, élève des poulets et ensemble ils s'occupent également de deux vaches, d'un âne et d'un cheval. « Quand nous étions enfants, à la maison, nous ne mangions que des haricots, du maïs et des œufs. Maintenant, le régime alimentaire de la famille est plus varié, plus sain », dit-il. Cultiver soi-même les produits que l'on achetait auparavant au marché permet également d'économiser de l'argent, ce qui améliore sensiblement le pouvoir d'achat de la famille.

Don Moreno Valladares est également le coordinateur de la banque de semences pour les communautés de Nueva Esperanza et El Pegador. Cette initiative de l'INPRHU s'est avérée bénéfique pour la communauté. Elle est gérée par un groupe de 16 personnes (huit femmes et huit hommes) qui cultivent ensemble quatre parcelles de terre (trois de haricots et une de maïs) sans utiliser de produits chimiques et sans devoir dépendre des grandes multinationales agroalimentaires.

L'INPRHU est l'une des plus anciennes ONG du Nicaragua. Fondée en 1966, elle s'emploie à promouvoir le dé-

veloppement humain des familles et des communautés afin qu'elles deviennent les protagonistes de l'amélioration de leurs conditions de vie. Le bureau de Somoto, où travaille l'anthropologue Thomas Heusser, coopérant Comundo, existe depuis 1990. En 30 ans d'existence, l'INPRHU n'y a pas encore adopté un système de monitoring global efficace, comme l'explique Martha Merari Blandón Calderón, directrice du bureau de Somoto : « Jusqu'à présent, nous avons souvent évalué les projets individuels en fonction des demandes de nos donateurs. A Somoto nous n'avons cependant jamais eu de système de monitoring institutionnel holistique pour mesurer l'impact global de ce que nous faisons ».



L'objectif : renforcer les activités les plus durables

Le coopérant Thomas Heusser a été choisi en raison de son expertise dans la collecte de données quali-quantitatives, ce qui lui permet d'aider l'ONG à développer une base de données facile à maintenir avec des données précises sur chaque bénéficiaire. L'INPRHU est ainsi en mesure de cartographier les familles bénéficiaires et leurs besoins. « Nous espérons que cela améliorera nos processus décisionnels pour les actions futures, en choisissant des activités qui permettent une plus grande durabilité grâce à un suivi cohérent et pertinent, et en évitant le gaspillage de ressources et d'énergie », conclut la directrice. ✚

Plus d'infos sur le projet de Thomas Heusser :
→ www.comundo.org/fr/heusser

Mon engagement a été une révélation

Bolivie

Vanessa Ghielmetti ne doute pas que ce qu'elle a appris en Bolivie il y a 15 ans alimente encore aujourd'hui son travail au Tessin : certaines des techniques et connaissances qu'elle y a acquises sont parfaitement applicables en Suisse.

Texte : Priscilla De Lima

Politologue de formation, spécialisée dans la gestion des ONG, Vanessa Ghielmetti a travaillé dans une banque en tant que responsable de la communication avant de partir pour Cochabamba. Après son expérience bolivienne de soutien à l'IFFI (Instituto de formacion fe-

« Les trois années que j'ai passées en Bolivie ont été une véritable école de la vie, raconte-t-elle. Dans ma logique professionnelle et ma vision du monde, il existe un avant et un après le travail que j'ai effectué avec les femmes de Cochabamba ». Le but de son engagement était de convenir d'un agenda de propositions pour une plus grande et meilleure inclusion économique, sociale et politique des femmes, à négocier avec les autorités locales, régionales et nationales. Il s'agissait d'un travail très technique et politique, qui l'a définitivement transformée : « Ce fut un véritable séisme personnel, qui stimule encore ma créativité au quotidien. J'ai constaté que dans toutes mes tâches et fonctions actuelles, ce que j'ai appris en travaillant en équipe avec des Boliviennes est très présent ».

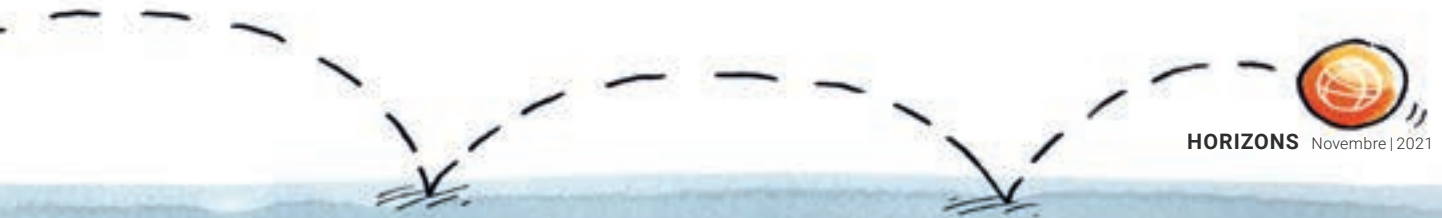
Quand le Sud est à l'avant-garde

Il ne faut pas oublier certaines techniques, méthodologies et connaissances spécifiques, pour lesquelles l'Amérique latine est souvent à l'avant-garde par rapport à l'Europe. Quelques exemples concrets : la budgétisation sensible au genre, qui consiste à intégrer une perspective genre au niveau d'une communauté, d'un groupe cible ou d'une institution afin de parvenir à l'égalité des chances dans chaque phase de décision et de gestion, commence enfin à être intégrée ici. En Bolivie, elle était déjà utilisée il y a quinze ans. Ou encore l'éducation populaire comme une pratique qui donne aux citoyen-ne-s la responsabilité et le pouvoir d'apporter le changement qu'ils/elles souhaitent voir dans le monde : « Il était clair pour nous que nous ne devons pas attendre des solutions magiques venant d'en haut : la mobilisation des citoyen-ne-s était essentielle. Grâce à la créativité et à la force du groupe, des solutions ont été apportées à des problèmes complexes avec très peu de ressources », se souvient Vanessa.

Interculturalité et horizontalité

Travailler en tant que coopérant-e signifie entrer dans une relation culturelle complexe, au sein d'un environnement souvent multiethnique. Cette démarche va bien au-delà de la capacité à parler la langue locale : « Cela implique la capacité à mieux comprendre l'autre, en tenant compte de la diversité qui nous sépare et nous unit en même temps », souligne Vanessa. Aujourd'hui, dans un monde globalisé et à une époque d'incertitude et de redéfinition, apprendre les un-e-s des autres est devenu essentiel. C'est pourquoi la nature horizontale de son travail à Cochabamba reste une ressource précieuse pour Vanessa Ghielmetti : « Très souvent, même dans le contexte professionnel, il s'agit de construire quelque chose ensemble, de partager des idées et de prendre en compte la contribution de chacun ». ✚

minina integral) dans le développement et la promotion d'une plateforme pour les femmes sur les thèmes de la citoyenneté et l'équité, elle n'a jamais abandonné le domaine de l'autodétermination et de l'égalité : elle a en effet successivement été employée par la FOSIT (Fédération des ONG de la Suisse italienne), promotrice du groupe DAISI (Amnesty International femmes de la Suisse italienne), membre du comité d'Inter-Agire (association porteuse de Comundo) et fondatrice du Centre de compétences pour l'égalité des genres (COOPAR). Elle est actuellement codirectrice d'Equilab (centre de compétences pour l'équilibre entre vie professionnelle et vie privée et la valorisation des différences genres).



« Des changements subtils mais durables »

Les résultats de la coopération par l'échange de personnes ne peuvent être établis précisément. Mais Josef Estermann, responsable de la recherche chez Comundo, le sait : les réflexions et les actions que nous menons ensemble à l'échelon mondial ont des effets durables. Et ils sont impressionnants.

Auteure : Christa Arnet-Engetschwiler

Horizons : Joseph Estermann, pour votre étude sur la plus-value de la PEZA, vous vous êtes penché sur l'effet de l'échange interculturel Nord-Sud dans une dizaine d'organisations partenaires de Comundo. Quels enseignements avez-vous pu dégager ?

Josef Estermann : La PEZA a un effet durable ! Néanmoins, contrairement à l'aide d'urgence ou au financement de projet, son effet ne peut se quantifier clairement ou être attribué à un engagement précis. L'effet de l'échange interculturel et professionnel est plus subtil. Il peut, par exemple, se refléter dans des rapports humains plus respectueux au sein d'une organisation ou dans un plus grand empowerment des femmes – ce qui constitue une opportunité immense, car le machisme est très répandu en Amérique latine par exemple. De telles évolutions prennent du temps et demandent de la patience.

Quels sont les défis interculturels que rencontrent les organisations partenaires et les coopérant-e-s pour assurer la concrétisation de ces évolutions ?

Un changement de mentalité requiert une grande confiance mutuelle. Au début de l'engagement, les coopérant-e-s doivent s'intégrer dans des organisations parfois très encadrées, se montrer authentiques et ne pas hésiter à remettre en question leur vision des choses. En Suisse, les hiérarchies sont de plus en plus plates, le style de management est participatif, nous avons une culture de la discussion. La confrontation de nos coopérant-e-s à une approche « top-down » peut donc engendrer des conflits interculturels. Mais, avec le temps, cela finit par bouleverser les hiérarchies et par donner lieu à de nouvelles façons d'interagir. C'est ce que j'appelle dans l'étude l'ouverture à un « horizon créatif différent ».

De quels facteurs la durabilité d'un engagement dépend-elle ?

Pour qu'un projet soit durable, l'équipe locale doit être capable de le poursuivre après le départ du/de la coopérant-e. Dès sa mise en route, il convient donc de se demander : comment créer un projet qui survivra à l'engagement ? Ce n'est pas uniquement une question de transfert de connaissances, mais également de renforcement des capacités des collaborateurs/trices de l'organisation partenaire, qui doivent apprendre à former

à leur tour d'autres personnes sur place. Au Kenya, par exemple, notre ancienne coopérante Cindy Walker (voir p. 9) a mis sur pied, aux côtés de notre partenaire Make-Me-Smile, un atelier de textile dont un professionnel local a désormais repris les rênes.



Pour qu'un projet soit durable, l'équipe locale doit être capable de le poursuivre après le départ du/de la coopérant-e.

Quelle est la plus-value d'un engagement humain par rapport à un soutien purement financier ?

La plus grande proximité humaine entre l'organisation d'envoi et l'organisation partenaire. La présence d'un-e coopérant-e sur place permet une collaboration, une réflexion et une action communes, directes et intensives, avec en ligne de mire l'amélioration des conditions de vie de la population cible. L'échange interculturel donne lieu à des processus à long terme porteurs de changements de mentalités, sur la question du genre par

exemple. Les financements de projet ponctuels, eux, concernent davantage les questions infrastructurelles. Ils permettent, par exemple, de construire rapidement une école. Convaincre les enseignant-e-s qu'une approche éducative ludique s'avère plus accessible et durable qu'un cours frontal demande par contre plus de temps (voir p. 4-7).

Quels avantages l'échange interculturel avec un-e coopérant-e international-e revêt-il aux yeux d'une organisation partenaire ?

Elles accèdent à de nouvelles compétences professionnelles, mais aussi à des manières différentes de procéder, de voir les choses et de réfléchir. Ces nouvelles perspectives permettent de trouver des solutions optimales et de renforcer les institutions. Le point de vue d'un-e coopérant-e international-e est donc important. Les deux parties apprennent beaucoup en découvrant comment l'autre s'organise et gère son temps.

Honnêtement : ne s'agit-il pas en fait pour l'organisation d'un moyen de ne pas devoir payer du personnel local ?

Ce n'est ni le devoir ni l'objectif de Comundo. La PEZA ne serait pas durable sans perspective structurelle à long terme. Voilà pourquoi nos coopérant-e-s s'engagent aujourd'hui surtout à l'échelon organisationnel.

Que voulez-vous dire ?

Ce n'est pas à nous de donner des cours à des enfants ou de mener des examens médicaux. Il y a suffisamment de personnel qualifié pour cela sur place. Les professionnel-le-s de l'enseignement ou de la santé que nous envoyons accompagnent plutôt les équipes locales pour engager avec elles des processus de changement. Notre travail s'inscrit donc dans une optique « d'apprentissage multiculturel » : apprendre les un-e-s des autres, éviter les erreurs majeures et œuvrer ensemble pour le bien commun, en communiquant sur un pied d'égalité et sans pression.

Découvrez la totalité de l'interview sur :
→ www.comundo.org/fr/actuel/news

* L'étude « Plus-value de la coopération au développement par l'échange de personnes selon les organisations partenaires » (novembre 2018) est disponible (en allemand) sur :
→ www.unite-ch.org/de/studien



www.comundo.org/fr/agenda



Les accords de paix entre le gouvernement colombien et les FARC ont été signés il y a 5 ans. Chemin parcouru, état des lieux, et ce qu'il reste à faire pour pacifier durablement la Colombie ? En collaboration avec la plateforme Ask! Comundo vous convie à une table-ronde le mardi 30 novembre à Lausanne, à la salle Gibraltar de Pôle Sud.

Plus d'infos sur :

→ www.comundo.org/fr/actuel/evenements

SOIRÉE D'INFORMATION

Conjointement avec nos partenaires des autres organisations de la PEZA E-Change, Eirene, DMR et Peace-Brigades, Comundo co-organise le 25 novembre à 18h00 une soirée d'information pour toute personne intéressée par un engagement dans la coopération internationale. Cette session aura lieu non pas en présentiel mais à distance, et l'inscription est dès lors indispensable. Infos et inscriptions :

→ www.comundo.org/fr/actuel/evenements

IMPRESSUM : HORIZONS / HORIZONTE / CARTABIANCA, 4 numéros par an, prix de l'abo : CHF 20.-, déduit de votre don ; tirage : 38'100 exemplaires ; ISSN 2673-7558
Éditeur : Comundo, Kreuzbuchstrasse 44, CH-6006 Luzern, www.comundo.org, Tél. 058 854 12 40, fribourg@comundo.org ; CCP : 17-1480-9, IBAN : CH89 0900 0000 1700 1480 9 ;
Rédaction : Christa Arnet-Engetschwiler, direction ; Simone Bischof-Lusti ; Philippe Neyroud ; Priscilla De Lima ; Dani Scherrer ; Thomas Heusser ;
Photographie : Marcel Kaufmann ;
Illustrations : Jonas Brühwiler ;
Graphisme : Medianovis AG, Zürich ;
Imprimerie : Engelberger Druck AG, Stans



Abonnez-vous à notre Newsletter !

Les dernières infos sur nos projets et événements :

→ www.comundo.org/fr/newsletter

Ou à travers les réseaux sociaux :



facebook.com/ComundoFribourg



www.youtube.com/c/Comundo-Organisation



linkedin.com/showcase/comundo-suisse-romande

*S'engager, maintenant.
La balle est dans ton camp!*



Nina imitri
Ambassadrice de Comundo




comundo org et toi

Les projets présentés sont soutenus par a DDC DFAE dans le cadre du programme institutionnel d'unité 4

omundo
Bureau Suisse romande
Rue des Alpes 44, CH-1700 Fribourg
Tél. +41 58 854 12 40 | fribourg@comundo.org

on
CCP : 17-1480-9
IBAN : CH89 0900 0000 1700 1480 9



 Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Direction du développement
et de la coopération DDC

Des coopérant·e·s pour un monde plus juste